

CAHIERS DU Lab.RII

– DOCUMENTS DE TRAVAIL –

N°137

Novembre 2006



Hassan ZAOUAL

ECONOMIE DE PROXIMITE ET DEMOCRATIE SITUEE

THE COTONOU AGREEMENTS AND DECENTRALIZED COOPERATION IN SUB-SAHARIAN AFRICA

Hassan ZAOUAL

Résumé : La coopération entre l'Europe et l'Afrique a une longue histoire, mais son efficacité est discutable. La première partie de ce texte est consacrée à une mise en perspective diachronique, à la définition et aux cinq principes de la coopération décentralisée. Dans la deuxième partie nous analysons les liens systémiques qui se sont tissés entre les deux acteurs majeurs de cette coopération : l'UE et l'Afrique subsaharienne. Enfin, dans la troisième partie nous présentons une recommandation pour une mise en œuvre efficiente d'une politique de soutien au secteur privé (et plus particulièrement au renforcement des PME-PMI) en Afrique subsaharienne du point de vue d'un acteur du Sud.

Abstract: The cooperation between Europe and Africa has an old history but its efficiency can be questioned. The First part of this paper explains the history and defines the five principles of the decentralised cooperation. In the second part, we analyse the systemic links between the two main actors of this cooperation: the European Union and sub-saharian Africa. Finally, in the third part, we recommend the implementation of an efficient policy to support the private sector (notably SMEs) in sub-saharian Africa, from a Southern point of view.

ECONOMIE DE PROXIMITE ET DEMOCRATIE SITUEE

HOW TO REVEAL THE NEW ENTERPRISES STRUCTURE THE IMPACT OF INFORMATION TECHNOLOGIES ON ORGANISATIONAL PRINCIPLES

TABLE DES MATIERES

Introduction	4
1. Economie et démocratie dans les pays capitalistes : la fin d'une alliance ?	4
2. Introduction à la sitologie du changement	8
2.1. Penser l'impensable	8
2.2. Le triangle magique du site	10
2.3. La rationalité recomposée et l'homo situs	13
3. Les fondements de la démocratie située et d'une économie de proximité	16
3.1. De la modernité parachutée à la modernité située	16
3.2. La proximité située	18
3.3. Vers une démocratie située	19

« La sagesse pratique ne s'occupe pas seulement des vérités universelles ; il faut connaître les particularités car elles concernent l'action, et l'action porte sur les cas singuliers. C'est pourquoi il y a même des ignorants qui sont plus aptes à l'action que des savants : c'est le cas notamment des gens d'expérience »¹

Introduction

La Méditerranée est un laboratoire vivant où se posent de nouvelles interrogations quant à la compatibilité ou non entre la démocratisation et la mondialisation. Les transitions politiques en cours dans les pays de la rive Sud sont porteuses d'ambiguïtés, de paradoxes et d'hésitations. Elles sont similaires aux paradoxes que l'on découvre dans le champ du développement et de la globalisation économiques. On ne pourrait apprécier la portée des changements politiques sur la rive Sud qu'à la lueur d'une analyse de l'enchevêtrement entre le politique, l'économique et le social voire le culturel. C'est à cette complexité que doit répondre la recherche pour mieux anticiper les évolutions futures des sociétés du pourtour de la Méditerranée. Comment alors la penser ?

Il est évident, aujourd'hui, que des liens unissent en profondeur l'organisation institutionnelle d'une société, son économie, sa culture nationale voire ses cultures locales. Ce qui arrive au plan de l'économie ou de la théologie arrive aussi aux plans des institutions politiques. Tout apport ou emprunt de l'extérieur se mélange avec les contingences locales et donne lieu à de nouvelles réalités hybrides échappant ainsi à l'uniformisation escomptée par la science ou la doctrine dominante. En la matière, il n'y a pas de modèle général. Lorsqu'on transpose des modèles, de façon précipitée, on débouche, le plus souvent sur des échecs. Ce constat ne signifie pas qu'il n'y a pas quelques principes généraux dans tout domaine de l'homme. Ainsi en s'inspirant de nos conclusions sur les *anomalies du développement* et de *la globalisation* et sur la manière d'y faire face, nous tenterons ici d'appliquer la théorie du site à la démocratie et de façon générale à toute tentative d'organiser l'implication des citoyens dans la gouvernance de leur territoire.

Pour ce faire, dans un premier temps, suite à une lecture de la *crise de la démocratie* dans les grands pays industrialisés de la rive Nord, nous exposerons, dans un deuxième paragraphe la théorie des sites en insistant sur sa capacité à déchiffrer les échecs du développement et sur son aptitude à penser la complexité, la diversité, la proximité etc. De cette façon, nous pourrions, dans un troisième temps, consolider, l'analyse d'une forme de *démocratie située* capable de guider localement les acteurs vers une plus grande participation à leur propre devenir dans un monde de plus en plus menaçant.

1. Economie et démocratie dans les pays capitalistes : la fin d'une alliance ?

La théorie des sites symboliques nous enseigne qu'il faut discerner sans séparer. Ce principe réintroduit inéluctablement la nécessité d'une *approche intégrée* des faits sociaux quels qu'ils soient. Si dans le domaine économique, nous avons pu démontrer que la *performance économique* est inséparable des *représentations symboliques*² des acteurs économiques que

1 ARISTOTE, Morale et politique (textes choisis) 3ème édition 1970, Presses Universitaires de France p.29

² Cf. Notre ouvrage : *Du rôle des croyances dans le développement économique*, L'Harmattan, 2002

dire alors des institutions politiques ? L'histoire des institutions de la société moderne montre amplement que la *démocratie représentative* plonge aussi ses racines dans une culture particulière, celle qui a accompagné le capitalisme. La *société civile* de la modernité est une agrégation d'individus postulés libres et n'ayant de liens qu'à travers l'Etat et le marché. De cette manière, l'individu s'est émancipé de la communauté pour construire avec ses semblables une société d'individus libres et égaux à vrai dire une société d'atomes. C'est ce que la lecture des grands penseurs en la matière comme Locke et Hobbes nous apprend.

Ce sont aussi des principes comparables qui ont cours dans la formulation du *discours économique* légitimant ce système social. Les agents économiques sont perçus comme des *atomes en concurrence*. Le modèle parfait de cette vision en économie qu'est le *modèle de la concurrence pure et parfaite* n'en dit pas plus. Ainsi, l'économie et la science politique entretiennent des *liens cachés* que nous ne percevons pas en raison du *cloisonnement disciplinaire* qu'affichent, de l'extérieur, les *sciences occidentales* même si un grand économiste comme Joseph Schumpeter a écrit *Démocratie, capitalisme et socialisme* ou d'autres auteurs des ouvrages d'*Economie politique*. La surdétermination par l'économie dans les valeurs de la modernité laisse, donc, de côté, les relations profondes entre les institutions du *projet de la modernité* et sa culture. Le marxisme est venu par la suite précipiter ce *penchant* en survalorisant l'*instance économique* au détriment de tout le reste.

A l'évidence ce qui unit les multiples aspects de la *modernité* est une *culture de maîtrise et d'exploitation de l'homme et de la nature* et c'est aussi cette même culture qui a donné *sens* à son organisation démocratique³. Les valeurs d'égalité et de liberté ont joué un rôle de légitimité de cette vision du monde. Elles ont agi comme un *lubrifiant* indispensable au capitalisme d'autant plus que la *liberté économique* en est un des moteurs. Face aux anciennes croyances légitimant des systèmes sociaux despotiques et fortement répressifs, la *culture démocratique du capitalisme* a contribué à une libération formelle des individus. C'est dans ce contexte que s'était instauré le débat sur la meilleure manière de gouverner : faut-il une démocratie directe ou une démocratie représentative ?

En dépit des recommandations de Jean-Jacques Rousseau sur les dangers de la *délégation du pouvoir*, c'est la *démocratie représentative* des multiples sensibilités qui l'a remporté sur le terrain de l'histoire de la société moderne. Cette organisation politique de la société a procuré aux pays européens, durant une longue période, stabilité, prospérité et puissance. Cependant, au fur et à mesure que le capitalisme s'est approfondi, cette organisation politique s'est amenuisée dans sa capacité à répondre aux valeurs qui la légitiment. L'histoire de l'Europe, avec ses soubresauts politiques, ses crises économiques durant les deux siècles derniers, montre que les idéaux affichés de la *démocratie formelle* ne se transcrivent pas toujours dans les faits. Ils sont constamment menacés par des détournements, par des manipulations etc. Le XXème siècle, avec le nazisme et les guerres coloniales, a bien montré que la démocratie est, en permanence, en danger. Elle se manipule.

Avec le siècle qui s'ouvre, la *déconnexion* des institutions démocratiques des besoins d'humanité, d'égalité, de solidarité etc. de la majorité des citoyens s'accroît *vertigineusement* et *réactualise* les menaces de l'autoritarisme dans les patries de la démocratie. Au même titre

³ Cette hypothèse est largement vérifiée par l'histoire du capitalisme européen. Son émergence et son développement ont touché l'ensemble des dimensions de la société moderne. L'avènement du siècle des Lumières a été un changement total de vision du monde. A cet égard, la révolution, la raison, la science, la technique, l'Etat, la société civile, la démocratie, l'économie de marché etc. font bon ménage en dépit des soubresauts et des résistances.

que la rive Sud de la Méditerranée, la rive Nord n'est donc pas à l'abri d'incertitudes et d'une dérive indéterminée. A vrai dire, en raison de *l'hégémonie de l'économie* sur la totalité de la société, la démocratie se voit vider de ses valeurs et de ses substances sociales. Le marché en s'imposant, impose un *ordre concurrentiel* aux antipodes des valeurs de l'égalité. Par définition, il y a des perdants et des gagnants et ces derniers sont de plus en plus minoritaires. Dans ce jeu, le citoyen se voit, aujourd'hui, de plus en plus, transformer en *consommateurs* des biens économiques et des services d'un *marché politique* dominé par des organisations politiques et des réseaux d'influence médiatique. Avec la complexification par la technique, la science etc. de la société, la division entre ceux qui savent, pensent et gouvernent et ceux qui écoutent et consomment, lorsqu'ils le peuvent, s'élargit et induit une *indifférence fatale* à la *qualité* des institutions démocratiques. Le taux d'abstention lors des élections dans de nombreux pays démocratiques, le caractère volatil de l'électorat, le déclin du civisme, la montée des extrémismes selon le langage admis en dit long sur l'état des lieux.

Dans ces conditions, la démocratie est devenue *massifiée, globale, anonyme*, présentant ainsi peu d'*attractivité* pour le citoyen ordinaire. Déjà, John Galbraith soulignait dans les années 60-70, la prise du pouvoir dans les organisations par la technocratie. Et, dans son dernier ouvrage intitulé « *Les mensonges de l'économie* », il identifie les dérives de cette technocratie que la *mondialisation* ainsi que la *complexification* de la société moderne accentuent. Ce décrochage de la démocratie et de la responsabilité est aussi bien décrit dans la « *société du risque* », titre de l'ouvrage de Ulrich Beck⁴. De même, le débat actuel sur la *médiacratie* décrivant *l'emprise des médias* sur la vie politique et les manipulations qui en découlent met en valeur les déficits démocratiques et, par là même, la *déconnexion* des institutions démocratiques par rapport aux besoins de la grande majorité des citoyens. C'est ce même débat qui réactualise, aujourd'hui, la notion de *démocratie directe*. Le besoin de *démocratie de proximité* devient de plus évident afin de corriger les *anomalies de la démocratie représentative traditionnelle* qui semble avoir épuisé tous effets. A l'image du marché générateur d'opportunisme, d'asymétrie d'information, d'incertitudes etc. la démocratie avec laquelle il cohabite et contamine engendre de la défiance⁵. C'est donc un processus de destruction généralisée de la confiance.

Concernant cette crise de la démocratie traditionnelle, certains écrivains parlent de *l'ère du vide*. C'est ce qui semble se dessiner lorsqu'on observe la vie politique dans les vieux pays démocratiques. Les élites, les lobbys, les groupes de pressions etc. sont perçus comme les décideurs d'un projet de société qui n'accorde aucune importance aux *vrais problèmes* dans lesquels se débattent quotidiennement les citoyens ordinaires, et ils sont les plus nombreux. De là à parler de la *démocratie confisquée*, il n'y a qu'un pas que de nombreux auteurs ont, d'ailleurs, franchi dans leurs analyses critiques du fonctionnement des institutions démocratiques.

En somme, le modèle de démocratie vers lequel transitent certains pays du Sud de la Méditerranée est lui-même en *panne de sens*. Les réformes menées quant à la décentralisation dans les pays industrialisés ont induit peu d'effets quant la mobilisation et à l'implication des *citoyens de base*. Seules les associations, les plus en vue, ont intégré le mouvement et le plus souvent pour le *plus grand bien* de leurs leaders. Ainsi, à l'image des décideurs politiques, les organisations du *tiers secteur* courent aussi le risque de perdre de vue les *finalités morales* de leur création et de leur mission. A partir du moment où elles s'officialisent et se

⁴ BECK Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Flammarion, 2001

⁵ Cf. ROSANVALLON Pierre, *La Contre la démocratie. Essai sur la défiance*, Seuil, 2006

professionnalisent, les impératifs de *la reproduction de l'organisation* l'emportent sur l'intérêt général. Tout devient marché y compris la misère et l'exclusion. C'est, d'ailleurs, ce que l'on appelle, aujourd'hui, dans le langage des spécialistes du social le *marché social*. L'exclu devient un client ! Ici, aussi le paradigme de l'économie fait son entrée et régente les orientations de la bureaucratie du social qu'elle soit étatique ou associative.

Le paradoxe majeur de la *société hypermoderne* réside le fait incontestable que le *marché* détruit le *lien social* d'un côté et les associations financées sur fonds publics et privés sont chargées de le reconstituer de l'autre. Or, l'expérience montre que cette contradiction est insoluble tant que l'on maintiendrait le marché comme mesure de toute chose. La globalisation avec toutes les conséquences qu'elle entraîne ne fait qu'exacerber ce *processus d'anomie* ici décrit. Cette *perte de sens* se voit décuplée par le *chômage massif* et la *dégradation des conditions de vie* dans les pays qui se veulent être des modèles de démocratie et de prospérité. En réalité, on a à faire à des sociétés en *pleine déliquescence* que seul un nouveau projet de société révisant les *fondements du progrès* en tenant compte des échecs du productivisme économique au plan social et au plan écologique. Et, c'est là que *l'enjeu de la démocratisation* n'est pas *spécifique* uniquement aux sociétés des pays méditerranéens dits en voie de transition.

A ce niveau d'analyse, les élites des pays pauvres n'ont rien à envier à celles des nations nanties. Ces dernières, à leur tour, se contentent de reproduire les croyances et les idées d'antan dont le caractère obsolète est notoire. Cette *perte de diversité et de créativité* en matière de projet de société est déstabilisante pour les *gens de la base*. Elle explique en profondeur *la crise civique des démocraties occidentales*. Or, lorsqu'une société perd son *capital civique*, elle perd aussi les ressorts de son dynamisme non seulement politique mais aussi économique. Et, tout s'enchaîne pour engendrer de la *violence* ou au moins de *l'indifférence* tant que la majorité silencieuse se contente, pour un temps, de sa condition.

Les prémices d'un chamboulement sont déjà là lorsque l'on examine le *tableau de bord des économies et des sociétés européennes*. La croissance économique demeure très faible. Les gouvernements, de par le processus de la globalisation, sont dans l'incapacité d'organiser les conditions d'une croissance économique capable d'absorber le chômage de masse existant et d'assurer un niveau de vie adéquat pour la majorité des citoyens dans les critères de la société actuelle. Au contraire, les mutations en cours aggravent la situation des salariés toutes couches sociales confondues. D'ailleurs, les *classes moyennes*, généralement productives, dynamisantes et stabilisatrices du corps social commencent à entrer aussi dans le *malaise moral et social* ici décrit. La marge de manœuvre que ces couches sociales procurent à la société est, de plus en plus, érodée tant au plan de leur *implication citoyenne* qu'au plan de l'emploi que des revenus. Les incertitudes de l'emploi inhérentes à une *économie de compétition*, la précarité et l'appauvrissement tendent, aujourd'hui, à toucher l'ensemble des couches du salariat. Cette crise est multiforme et remet en cause, de jour en jour, le savoir économique qui sert de guide aux gouvernements des pays, en apparence, les plus puissants du monde.

En somme, *l'alliance historique* entre la *démocratie* et *l'économie* semble se décomposer à vive allure et laisse un *vide* qui ne peut aucunement être rempli en restant prisonnier de la globalisation dont le projet est l'anéantissement de tout lien social et une exploitation sans limites des ressources d'un monde fini. C'est donc une crise de la *civilisation économique* qui ébranle les fondements et les valeurs sur lesquels se sont construites les sociétés

démocratiques⁶. Par nature, la société de marché est incompatible avec la démocratie effective, celle dont ont besoin les citoyens.

2. Introduction à la sitologie du changement

2.1. Penser l'impensable

Dans ces premiers pas la théorie des sites⁷ a associé les cultures et le développement⁸. Cette combinaison *a priori* contre nature dans les conceptions classiques du développement considéré avant tout comme phénomène économique permet de mieux décrypter l'échec des modèles transposés des pays globalement riches vers les pays postulés, au départ, pauvres. Ce qui est le cas dans les critères du paradigme dominant des pays d'Europe par rapport à leurs voisins de la rive Sud de la Méditerranée.

L'expérience montre, aujourd'hui, en grande nature, que le développement se métamorphose, le plus souvent, en endettement et en appauvrissement social et écologique pour les milieux concernés puisque la science économique ne prend pas en considération le contexte des populations pour mieux ajuster ses hypothèses, ses concepts et finalement ses modèles. Elle se veut uniforme dans ses raisonnements. On en connaît les conséquences. Elle censure toutes les dimensions qui, clandestinement, ont participé à l'émergence du capitalisme en Occident. Historiquement, la *culture des lumières* dans ses versions les plus instrumentales et dominatrices de la nature et de l'homme a joué un rôle de moteur symbolique structurant dans les vieux pays capitalistes. Cette *culture du développement* est conceptuellement et pratiquement évacuée dans le paradigme du développement. En déduction, l'Occident, lui-même, ne se connaît pas !

« *Cet impensé de l'économiste* »⁹, est reproduit mécaniquement dans les modèles proposés à la grande diversité des peuples de notre planète. Ainsi, les visions du monde de ces derniers sont exclues des approches de leurs propres situations. De fait, la diversité est écartée par l'uniformisation de la conception qui sert de paradigme de référence aux interventions qui sont menées sur les terrains.

Ce rationalisme délirant confère à la majorité des économies officielles du Sud de la planète un caractère surréaliste ! Plus ces pays se développent dans les critères du paradigme du développement, plus ils se sous-développent ! Ce paradoxe est bien présent dans les

⁶ Voir nos propos sur la fin de l'occidentalisation du monde ? De l'unique au multiple consacrant la victoire de la diversité sur l'uniformité : La fine dell'occidentalizzazione del mondo? Dall'unico al Multiplo (pp. 125-148) in *Disfare lo sviluppo per rifare il mondo*, Traduction Adriana Crespi Bortolini, Editoriale Jaca Book SpA, Economia / Economics Milano, pp. 208, 2005 (autres auteurs : Ivan Illich, Serge Latouche, José Bové, François Brune, Gilbert Rist, Edward Goldsmith, Jean-Pierre Berlan, Frederic Lemarchand, Majid Rahnema, Marie Dominique Perrot, Samuel Sajay, Claude Llena, Suleyman M'Baye, François de Ravignan, Maurice Decaillot) Site Internet: www.jacabook.it

⁷ Voir notre ouvrage résumant la théorie des sites : *La socioéconomie de la proximité* L'Harmattan Collection Economie plurielle/Série Lire le site, 189 pages. 2005

⁸ Certains passages de cette contribution sont inspirés de l'entretien que nous avons accordé à la revue brésilienne : Entrevista com Hassan Zaoual, *OIKOS, Revista de Economia Heteroxa*, Ano IV-n°4 2005, pp.157-176, Rio de Janeiro.

⁹ Titre de l'un de nos articles : L'impensé de l'économiste du développement. Communication à un colloque sur : La Culture du Développement » Rome octobre 1988, *Revue Mondes en Développement*, tome 17, n° 68, 1989, pp. 141-152. Texte sélectionné par le CENTRE NATIONAL DE DOCUMENTATION PEDAGOGIQUE. D.E.E.S., n° 90 Décembre 1992, pp. 53-58, Paris.

mécanismes de leur surendettement et leur spécialisation internationale (tendance à la mono production, mono exportation de produits à faible créativité). Les économies formelles de ces pays deviennent purement et simplement des marchés pour l'industrie du développement (théories, concepts, modèles, institutions, projets, produits, technologies, équipements, machines, capitaux etc.).

Dans l'univers de cette économie formelle, on ne pense pas, on dépense ! Dans l'imaginaire arabe, c'est presque *les Mille et une nuit*, puisque les recettes de ces économies ne découlent pas d'un effort endogène de créativité mais du travail de la nature, le pétrole en est un exemple. On peut généraliser ce raisonnement à d'autres situations que l'impérialisme accompagne subtilement afin de maintenir des masses entières de populations dans un système qui ne leur assure pas la liberté, la créativité et des *réponses de proximité* à leurs propres besoins même alimentaires. Ce désarmement est total. Il touche l'ensemble des dimensions locales de nombreuses contrées de notre monde. Après coup, on s'étonne de l'*explosion des flux migratoires* suite aux destructions des territoires de vie des communautés de base et de la montée en puissance de la violence dans les relations Nord-Sud.

A contrario, ceux sont les *dynamiques dites informelles* que nul n'a conçues du dehors qui jouent le rôle de régulation et re création de la vitalité des populations exclues du grand mécanisme du développement officiel. C'est dans ces univers plus ou moins clandestins que l'on découvre un foisonnement d'activités qui prolifèrent sur des échelles de niveau micro et méso. Ces pratiques ont un caractère fortement encastré dans les sites locaux qui opèrent comme des *experts collectifs* ignorés par nos savoirs académiques. Ceux-ci demeurent marqués par une *forte déconnexion* par rapport aux réalités locales¹⁰. De ce point de vue, le retour aux terrains et à des échelles territoriales devient, aujourd'hui, une nécessité pour mieux suivre les dynamiques de changement en cours, souvent *surprenantes* en raison de nos *habitus intellectuels*.

Ces paradoxes sont à la racine de l'émergence de la théorie des sites symboliques d'appartenance puisque la recherche c'est trouver ce que l'on ne recherche pas. L'exploration des énigmes de l'informel a permis à cette théorie de mieux intégrer la culture à l'analyse économique et sociétale. Afin de ne pas sombrer ni dans un *culturalisme statique* et potentiellement manipulable ni dans un *économisme réducteur*, il est impératif de construire un *nouveau paradigme* qui passe aussi par un *nouveau langage*¹¹. Dans la découverte scientifique, l'émergence d'un concept nouveau emprunte plusieurs chemins et étapes. Il peut commencer par une image, une métaphore, une prénotion puis une notion et enfin se rationaliser sous le mode d'un concept¹². Il ne semble pas y avoir de réalité en dehors des mots et des concepts que nous utilisons pour la désigner.

¹⁰ Voir notre dernier ouvrage paru en France : *Les économies « voilées » au Maghreb*. L'Harmattan, Collection Economie plurielle/Série Lire le site. 2006, 295 pages

¹¹ Cf. Les développements sémantiques de la théorie des sites in *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles* G. FERREOL et G. JUCQUOIS (sous la dir.), Armand Colin, 2003

¹² Ainsi, l'image qui s'est formée dans notre esprit est celle du site. Suite à une rencontre à Glasgow, non loin d'Edimbourg, patrie d'Adam Smith, théoricien de la « main invisible », vers le mois d'octobre 1991, à la veille de la première guerre du Golfe, portant sur le *sens implicite des pratiques locales*, j'avais rédigé un texte intitulé « *Le tiers monde joue-t-il aux Dés ?* ». Subitement, sous l'influence de la propagande US sur les soi disants sites militaires irakiens, le mot m'apparu adéquat pour sortir des dilemmes de la pensée économique et la nécessité d'intégrer la diversité de notre monde au travers de la multiplicité des sens des pratiques locales. La pluralité, lorsque on l'ignore, est porteuse, en effet, de quid pro quo en la matière et fonde l'importance de la communication interculturelle dans le domaine concerné à savoir le changement d'une situation. A titre anecdotique, l'opération engagée par l'impérialisme US portait le nom de code Tempête du désert, il se trouve que l'origine du nom de ma tribu berbère du Sud marocain est Ijawan qui veut dire Tempête du désert ! Mon

Dans sa vision, la *sitologie*, contrairement au culturalisme, est une approche dynamique et ouverte sur les processus de métissage. Elle s'est construite sur la base d'un certain nombre de principes assez simples à concevoir. Tout d'abord, l'expérience dicte, aujourd'hui, et cela dans tous les domaines y compris en démocratie, de ne jamais séparer totalement les pratiques réelles des gens de leurs croyances. Cette mise en relations croyances-pratiques est contraire à la vision de base des sciences occidentales. Celles-ci postulent la coupure entre *science* et *métaphysique*. Il y aurait un réel rationnel et objectif. Ce qui est qui est *réel* est *rationnel* et réciproquement. Or, l'expérience intime des faits démontre notamment dans le domaine de l'homme que les faits jaillissent d'une profonde interaction entre les représentations culturelles qu'ont les acteurs d'une situation d'une part et leurs actions et réactions au monde qui les entoure d'autre part. Ainsi, les mythes, les valeurs, les croyances, les habitudes acquises etc. sont parties prenantes de ce qu'ils font dans le *monde réel*. Celui-ci est irréductible à une configuration uniforme pouvant donner lieu qu'à des entités palpables et mesurables. L'*invisible* est bien présent et conditionne clandestinement le *visible*. Sa grande variété contrarie tout modèle unique au service de ce qui est postulé, du dehors, comme fait d'expérience incontestable et valable en tout lieu et en tout temps. L'authenticité barre la route à la reproductibilité mécaniste des lois scientifiques admises dans les sciences sociales.

2.2. Le triangle magique du site

Au même titre que la « *main invisible* », celle qui fonde le grand principe régulateur du marché, le site est une *entité invisible*. C'est d'abord, un *système de croyances communes* à un groupe humain. En tant que *cosmovision*, il nous renseigne sur la manière dont un groupe humain se représente son propre monde et agit sur lui. Cette *représentation collective* est héritée de sa trajectoire et change au cours de cette même trajectoire en raison du caractère dynamique de l'ordre social. Le site façonne tout ce qu'il l'entoure. Rien n'y échappe totalement : l'habitat, l'architecture, l'agriculture, la relation à la nature et à autrui, les modes de gouvernance et de coordination entre les acteurs, le savoir faire transmis etc. De manière schématique, la première représentation du site qui est venue à notre esprit est celle d'un *triangle*. On dirait une *pyramide* !

Au sommet, une « *boîte noire* » contenant les mythes fondateurs du site, son expérience, ses souffrances, ses révélations, sa religion, les révolutions subies et organisées par les ancêtres etc. Ce parcours est essentiel pour mieux comprendre et déchiffrer le cours des événements quotidiens. Cette *lecture herméneutique* nous introduit dans la complexité des faits de société auxquels ni les tentatives de démocratisation ni les réformes économiques ne peuvent échapper malgré le rêve des économistes de construire une science autonome. Ici, la problématique du *sens* que les acteurs donnent à leur monde fait irruption dans leur domaine qui se postule rationnel. Sur les autres ailes¹³ de ce « *triangle magique* » apparaissent d'autres boîtes. L'une conceptuelle pouvant contenir des théories, des modèles ou tout simplement un savoir social concret appartenant à la communauté considérée. Tandis que l'autre a été dénommée « *boîte à outils* » par la démarche des sites. Elle contient un savoir faire, des

nom a été arabisé pour des raisons politiques liées à la période des indépendances où le nationalisme arabe tenait le haut du pavé. Ce n'est que récemment que la diversité culturelle commence à être reconnue particulièrement dans un pays comme le mien et j'en suis fière dans la mesure où le Maroc tente une expérience de démocratisation dont il faudrait adapter et améliorer les institutions aux spécificités des sites marocains. A ce sujet, je renvoie le lecteur à mon article intitulé : La gouvernance située au Maroc : un essai d'application, (pp.15-27) Croyances et gouvernance. Vers une théorie de la gouvernance située, (pp. 29-43), in Gouvernance locale au Maghreb, *Revue Marocaine d'Administration Locale et de Développement* : REMALD, n°46, 2004.

¹³ Il nous est arrivé de dire, bien avant l'émission du même nom, que le site donne à ses hommes, des ailes et des racines. Ce qui est équivalent à la formule de Léopold Senghor : « *L'enracinement dans l'ouverture* ».

techniques, des modes d'organisation etc. A y regarder de près, les trois boîtes s'emboîtent. Elles sont entrelacées, discernables mais non totalement séparables. L'avantage pédagogique de cette représentation, c'est de montrer que les croyances, les connaissances et les comportements sont intimement liés contrairement à l'*épistémologie occidentale de la coupure* (cartésianisme et newtonisme).

Par conséquent, il faut discerner sans couper tel est le secret de l'*épistémologie des sites*. En fait, tout est relié dans la réalité. Et, le *sens commun* des pratiques locales parcourt les trois boîtes. Ce qui rend très relatif les *concepts scientifiques* et même les *outils* qui se prétendent opérationnels. Cette relativité poussée à l'extrême démontrerait qu'il n'y pas de *lois scientifiques* capables de restituer dans un seul et unique modèle la grande diversité des situations. Ce qui semble valable dans un *espace symbolique et pratique*, un territoire, n'est pas forcément opératoire dans un autre à un moment donné de son évolution. Or, l'économiste n'offre aux acteurs que des causes et des lois mécaniques dont il omet de rendre compte de l'ensemble du contexte dans lequel elles ont été forgées, par tâtonnement, sous forme de modèle. Il efface d'un tour de main les conditions initiales de l'émergence de son savoir qui n'a plus comme but que d'asseoir les bases d'une seule et unique vision des choses.

Outre le principe de la non séparation des multiples dimensions, ici souligné, chaque site est *unique* et *singulier* en son genre de par les spécificités de son parcours. Ce *principe de diversité* est aussi valable pour chaque individu à l'intérieur de chaque site en dépit des ressemblances qui le relie à son propre groupe d'appartenance. Il y a là l'idée d'une grande diversité qui nous donne une idée sur l'infini. En effet, la diversité est omniprésente et proliférante. A chaque échelle d'appréhension des réalités humaines, elle affiche de nouvelles étendues ainsi de suite. D'ailleurs, les perspectives d'application du concept de site le montrent bien.

Le concept en question peut s'appliquer à un continent, un pays, à une région, à une localité quelconque à l'intérieur même d'une région, à une ville, à un quartier, à un village, une tribu, à une organisation quelconque, à un métier, une profession etc. Il est donc *flexible* et *modulable* selon le poste d'observation. En se limitant même à une seule organisation humaine de petite échelle comme une entreprise, on peut se rendre compte qu'en dépit qu'elle puisse être conçue comme un site à part entière, elle contient d'innombrables micro sites liés à sa diversité endogène (diversité des origines des salariés, multiplicité des lieux d'implantation, variété des services, les modes d'organisation du personnel par catégories ou par appartenance syndical ou autres etc.). Les diversités endogènes à un site ne deviennent visibles qu'à partir d'une immersion prolongée. Ce qui relativise à un autre niveau les grandes spécificités de la culture globale d'une organisation, d'un territoire ou d'un pays.

En somme, un site, au-delà de ses singularités par rapport à d'autres, contient une *pluralité* liée au caractère ouvert de son anatomie. Il ne peut se fermer et survivre. Ainsi, il est ouvert et fermé. Il contient un *code de sélection* des *flux de diversité* qui lui sont transmis à partir de son passé et de ses relations avec sa localité, sa région, sa nation, le continent de celle-ci et, en dernier ressort avec le monde entier. Ces échelles sont imbriquées et donnent, à chaque fois, des *colorations particulières* aux *situations locales* dont l'évolution est indéterminée. C'est pour cette raison que derrière l'écran de fumée de la globalisation s'affiche, devant nos yeux, une grande diversité. Le monde réel est mosaïque. En ce sens, le monde est incontrôlable à partir d'un *seul centre*. *Le centre est partout* en dépit de la volonté de domination de tout empire. C'est cette *dissidence de sites* qui ennuie les grands de ce monde, en l'occurrence les institutions officielles et les forces globales du marché. Cette force des supposés faibles est

révélatrice de la puissance des sites que la diversité anime en sens contraire de l'uniformisation imposée par le haut. Paradoxalement, la seconde s'écroulerait comme un château de cartes en l'absence de la première. De manière incontestable, une conception et une construction scientifique au sens *uniforme* sont des vues de l'esprit, pour ne pas dire des « *bêtises scientifiques* ».

Du principe de singularité et de diversité découle un *principe de prudence* et de *précaution*. Le monde concret étant complexe, il n'y a pas lieu de croire dans les conceptions mécanistes et linéaires en démocratie comme en économie. Le monde des sites est un *monde non linéaire*. Comme l'indique l'ensemble des présupposés du paradigme des sites, la solution d'un problème est toujours *in situ*. Ceci ne veut pas dire que l'*échange inter sites* d'expériences locales n'est pas pertinent. Il l'est à la condition de ne pas raisonner sur le mode de l'*imitation aveugle*. Il faudrait adopter un *principe d'inspiration* laissant *libre* le site receveur. *A contrario*, l'expérience démontre, aujourd'hui, que l'expertise parachutée est destructeur des capacités de régénération des sites dans leurs relations avec leurs propres savoirs populaires, avec l'environnement ainsi qu'avec leur régulation sociale. C'est une destruction de leur auto-gouvernance à partir de leurs croyances et de leurs connaissances. L'expérience montre aussi, contrairement aux croyances scientifiques admises, il faut toujours partir de ce que sont les *gens du site* mais non de ce qu'ils devraient être selon un modèle d'économie ou d'organisation sociale ou politique formulé en dehors de leur propre contexte. Ce n'est pas un hasard que la *sitologie* considère l'*homo situs* comme l'*homme de la situation*. Dans de nombreux cas, il détient la solution de l'énigme beaucoup plus que l'expert.

Observés de l'intérieur, les sites non encore détruits font preuve d'une grande *expertise endogène*. Dans ces conditions, il ne faut imposer de modèles, il faut au plus accompagner (pédagogie d'accompagnement). Or, l'épistémologie de l'*industrie du développement* est une *épistémologie de chasse*. Son caractère *prédateur* transparaît dans les projets construits *a priori*, devenant, dans les faits, des projectiles visant des populations considérées comme cibles dans le langage officiel. C'est donc une *science sans conscience*. Elle s'opère en excluant l'*homme* concerné par le changement de situation. Elle ne le respecte pas et ne valorise pas ainsi les acteurs du site. D'ailleurs, pour utiliser une métaphore, en *économie du développement*, on a toujours surestimé le *tracteur* par rapport à l'*acteur*. Ce qui, bien entendu, dans la pratique induit des heurts entre le milieu et le *modèle imposé* et débouche, à la longue, sur des échecs et des *conflits de sites*, donc de *sens*, comme en témoigne non seulement les situations nationales mais aussi la situation internationale. Les *conflits de sites* ont remplacé les *luttres de classes* que certains n'hésitent pas à désigner par le *choc des cultures* et des *civilisations*. Si ce constat est, en partie fondé, l'interprétation et les solutions proposées restent marquées par le *sociocentrisme de l'impérialisme* des uns sur les autres. La voie choisie est celle de la violence et de la guerre au lieu d'une remise en cause de l'*économie de violence* dans laquelle se sont enfermés les puissants de ce monde et, avec eux, les attelages des gouvernements et des économies officielles des pays pauvres. Cette *économie de violence* valorisant exclusivement une *définition économique* de l'homme et du progrès est à bout souffle non seulement dans les pays du Sud, dont l'échec n'est plus à décrire, mais aussi dans les pays globalement riches¹⁴.

¹⁴ Si à l'évidence, le concept de site permet le décryptage de l'échec des économies formelles greffées et les performances économiques et sociales des pratiques dites informelles dans les pays supposés au départ pauvres, il me semblait, au départ, limité dans les possibilités de son application. Au fur et à mesure de mon implication dans les recherches sur le développement local, les économies sociales et solidaires etc. dans les pays industrialisés, je me suis rendu compte que ce concept pouvait aussi être utile dans ces contrées. Le suivi des thèses de doctorats dans divers domaines m'a permis de me rendre compte de son importance dans des thèmes

2.3. La rationalité recomposée et l'homo situs

– L'homo oeconomicus : un concept en voie d'épuisement

La crise économique dans les pays modèles laisse, aujourd'hui, entrevoir la crise de toute la civilisation à laquelle a donné lieu le capitalisme. De fait, la discussion critique des concepts de base de ce système comme le *marché*, la *rationalité* et l'*homo oeconomicus* est généralisable. Ici, le Nord comme le Sud est devant des questions universelles¹⁵. C'est ce qui incite la *théorie du site* à entrer en conflit avec la *théorie du capital* dont le seul but est de légitimer une civilisation économique qui réduit l'homme à être un animal à produire et à consommer. En d'autres termes, les économistes réduisent l'*homme concret* à une logique d'intérêt. Pour être rationnel, il faut être égoïste et réciproquement, de là naît la technique de maximisation de l'utilité et du profit. Ce qui veut dire en clair que l'unique motivation des hommes est, selon la théorie économique, de satisfaire égoïstement leurs propres besoins sans prendre en considération l'ensemble des données et des contraintes du contexte social. Dans ces conditions, selon la théorie du site, l'*homo oeconomicus* est *amnésique* et totalement *a social*. C'est la définition cachée de l'*homme globalisé* que l'on tente d'imposer à l'ensemble de l'humanité.

Ainsi, dans le paradigme de la globalisation économique, le seul lien qui relie l'homme à ses semblables est le *marché*. Or, les économistes les plus éclairés démontrent, aujourd'hui, que le marché ne peut aucunement être considéré comme l'unique mode de coordination entre les hommes. Pour se fixer, les transactions économiques ont, elles-mêmes, besoin de règles, de conventions et d'autres modes de coordination comme la réciprocité, le partenariat, la solidarité, l'appartenance commune, le réseau, le partage des connaissances et des informations etc. Toutes ces entités sont imprégnées par des sites qui leur donnent *sens* et *efficacité* sur les terrains. En somme, non seulement dans la société, mais même en économie, les hommes ont besoin d'un « *point fixe* », d'un ensemble de *repères collectifs*. C'est le site.

Paradoxalement, si l'on se limite aux catégories économiques comme le *marché*, l'*homo oeconomicus* ou à la *rationalité économique*, on aboutit, en toute logique, à de grandes incertitudes. Si l'homme est supposé comme le prétend l'économiste, il ne peut qu'être générateur d'*incertitudes* pour son semblable. Il sera forcément porté à tromper son semblable pour maximiser son intérêt. Ainsi, lorsque tout le monde se met à la stratégie, c'est la tragédie ! Un proverbe paysan du Maroc dit : « *Celui qui calcul, reste seul* ». Et, c'est ce qui se passe lorsque le marché gangrène la totalité du réel. Il détruit le lien social. A son *paroxysme*, au lieu d'être une structure d'harmonisation comme le prétendent les économistes orthodoxes, il devient une formidable machine à produire de l'*incertitude*, donc à s'auto-paralyser lui-même. Ainsi, tout se passe comme s'il ne fallait pas confier les affaires économiques d'une nation aux économistes. Leur propre conception contrarie sur le terrain leur propre projet!

Certes, la théorie de l'*homo oeconomicus*, de par sa rigueur et les possibilités formalisantes qu'elle offre, a eu un succès non seulement en économie mais aussi dans les autres sciences

aussi divers que ceux de l'entreprise, le territoire, la gouvernance, le management des connaissances, l'innovation, l'environnement etc. A ce sujet, les théories du développement local et des conventions ont aussi beaucoup inspiré et consolidé des pans entiers des travaux de mon groupe de recherche portant sur la *sitologie*.

¹⁵ Voir une contribution dans laquelle nous confrontons la théorie de l'homo oeconomicus et la théorie de l'homo situs : Homo oeconomicus ou Homo situs ? Un choix de civilisation. *Finance & the Common Good / Bien commun*, Observatoire de la Finance, (63-72 pages), n°22, Juillet- août 2005, Genève, Site : www.obsfin.ch

sociales comme la sociologie ou la gestion. Ces dernières y voient un plus grand gain en terme de respectabilité scientifique. Cependant, ce concept ne doit pas faire illusion même s'il donne lieu à des modèles de comportements que l'on construit avec des équations et beaucoup de suppositions pas toujours réalistes. En réalité, c'est un *homme factice* que les économistes ont conceptualisé pour les besoins de leur propre discipline. De ce point de vue, ils ont négligé le fait qu'Adam Smith soulignait, lui-même, dans sa *théorie des sentiments moraux*, avant d'avoir rédigé sa *théorie sur la richesse*, les ambivalences de la nature humaine. « *L'homme est bon et coquin* » disait le théoricien de la « *main invisible* ». Les tendances contradictoires de la *nature humaine* ne s'apprêtent pas à une lecture mécaniste susceptible de donner lieu à un modèle tranché. C'est la raison pour laquelle les disciples ont trahi le maître. Comme il n'y a de scientifique que du mesurable et à ceci vous rajoutez l'importance de l'utilitarisme en économie, la science économique a choisi la voie de la facilité et sa compatibilité avec le projet d'un système dont le seul impératif est la marchandise et les profits qu'elle recèle. L'homme, dans sa complexité et sa diversité, est ainsi écarté.

Cependant, lorsqu'on sonde les faits et les expériences, on se rend compte que cette vision n'est pas seulement réductrice mais aussi inopérante. Les pratiques des *économies dissidentes*¹⁶ comme l'économie solidaire et sociale dans les pays à vieille économie de marché chancelante et celles des économies informelles en pays dit « *sous développés* », il est incontestable que leur efficacité économique et sociale présuppose une *autre définition de l'homme*. L'appartenance, la solidarité, la confiance etc. jouent un rôle fondamental dans les processus de coordination. Ces entités sont à la racine de leurs performances. Que d'observations empiriques démontrent que l'agent africain, par exemple, est avant tout un *homo situs*. « *Pauvre est celui qui est seul* » nous dit un proverbe sénégalais. Le paramètre « *revenu* » retenu par la banque mondiale est, d'ailleurs, trop pauvre pour aborder le phénomène de pauvreté en ces contrées¹⁷. Pour un auteur comme Majid Rahnéma, l'économie moderne détruit même la *pauvreté conviviale* assurant durabilité et équilibre aux sociétés traditionnelles. La *pauvreté conviviale* est une forme de richesse sans croissance capitaliste assurant ainsi durabilité et cohésion des sociétés humaines. Tandis que l'économie dominante, de par son fonctionnement, génère, selon cet auteur, la *misère* au sens d'une *pauvreté modernisée*.

Sur le terrain des sociétés du Sud, N'Dione Emmanuel, chercheur de terrain de l'ONG Enda Tiers monde (Dakar), montre bien que les *économies invisibles*, pour ne pas dire *voilées*, fonctionnent sur la base de *réseaux d'appartenance* qui assurent la cohésion des groupes sociaux. Celui qui n'est pas relié à un réseau risque l'exclusion. Il s'agit d'une sorte d'*économie en grappes* dans laquelle la *rationalité admise* conduirait l'agent qui l'adopterait à la mort économique et sociale. Contrairement au modèle scientifique de la rationalité économique, l'agent africain est dans la nécessité d'adopter une *rationalité située* à fonctions multiples. Elle répond à la fois aux exigences sociales et éthiques du site et aux nécessités des activités économiques locales. C'est dans ces tensions que l'*homo situs* prend ses décisions. En d'autres termes, dans ces univers, on ne peut pas *accumuler sans donner* ou dit autrement, même *pour accumuler, il faut donner*. Ici, l'*économie du don* issue du site s'incruste et redéfinit les choses en synergie avec le monde d'une économie encastrée. Ainsi contrairement à la formule de Karl Marx : « *Accumuler, accumuler, c'est la loi des prophètes* », c'est plutôt

¹⁶ Cette notion d'économies dissidentes est décortiquée dans une de nos analyses parue sous le titre : Les économies dissidentes, Institut de l'Economie sociale, Maison des sciences de l'Homme, Paris, *Revue Internationale de l'Economie Sociale*, R.E.C.M.A., n° 284, mai 2002, pp. 76-92.

¹⁷ Cf. Majid Rahnéma, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Fayard/Actes Sud, 2003.

donner, donner, c'est la vraie loi des prophètes. Indéniablement, il y a des *conflits de prophéties*, celle des développeurs et celles des *homo situs*.

Il n'est pas étonnant que les experts et les économistes soient étonnés de découvrir que dans les univers qu'ils qualifient d'informels, la répartition l'emporte sur l'accumulation et qu'ils ne comprennent pas pourquoi les entrepreneurs de ces mondes n'accumulent pas du capital dans les critères et le rythme qu'exigerait leur modèle, petit entrepreneur deviendra grand ! Lorsqu'on a à l'esprit l'ensemble du site dans lequel évoluent ces acteurs, on comprend mieux les raisons qui contrarient les phénomènes de concentration et d'accumulation du capital dans le secteur dit informel. Ces raisons justifient une remise en cause radicale des fondements de la science qui préside à l'observation et à l'action sur ces réalités. En premier lieu, les concepts sur lesquels s'élève le savoir économique admis.

Ainsi, le fait de concevoir l'homme comme un *homo situs*, on part de sa totalité et de son contexte. Ce qui révèle une plus grande complexité par opposition à la *conception économique traditionnelle*. Dans ses actes quotidiens, *l'homme est incroyablement croyant*. Pour faire ceci ou cela, il a besoin de croire. Ces motivations sont généralement nombreuses et inextricables les unes des autres. Dans son comportement, l'impact du passé est bien présent. L'*homo situs* est l'homme du site dans toutes dimensions. Il ne sépare pas ce que nous séparons lorsqu'on s'inscrit dans les savoirs institués de nature disciplinaire. Autrement, il n'est pas aussi *discipliné* que nos *disciplines* ! En permanence, il recompose son comportement à partir de plusieurs registres ne se réduisant pas à celui dans lequel l'économiste veut l'emprisonner. Son découpage est donc une cage pour l'homme concret vivant.

En étant *transdisciplinaire* et *interculturel*, le concept d'*homo situs* est beaucoup plus « réaliste » que le concept d'*homo oeconomicus*. Il est *empirique*, il ne se construit pas *a priori*. Il ne peut être défini qu'après *immersion* dans ses multiples variantes en raison de la grande diversité des sites. Ces précautions sont essentielles dans la mesure où toutes les actions de soutien sur les terrains sont conditionnées en profondeur et de façon cachée par les concepts admis. Si ces derniers sont erronés, les conséquences opératoires ne peuvent aucunement réussir. Les terrains sont aussi dans les esprits ! En l'absence d'une théorie adaptée, les erreurs sur les terrains se multiplient et deviennent cumulatives. Comme le dit Susan Hunt, « *Lorsqu'on a des marteaux dans la tête, on voit des clous partout* ».

– La rationalité située

La notion de *rationalité située*, comme celle de l'*homo situs*, résulte aussi du concept générateur de site. Elle fait suite au débat sur la rationalité en économie. Pour mémoire, la *rationalité standard* est *déterministe*. Elle suppose que l'agent détient toutes les informations nécessaires à son calcul rationnel. Ce modèle néoclassique a bien été remis en cause par Herbert Simon, Prix Nobel d'Economie en 1978. Il démontre que l'agent économique, au moment de sa décision, ne détient pas toutes les informations en question. Dans le *monde réel*, il est assailli par des *incertitudes*. Les limites cognitives de sa connaissance de la situation ne lui permettent pas une totale maîtrise rationnelle de ses choix.

Cette première critique, tout en restant dans le domaine économique, a donné lieu à une grande brèche dans le paradigme des économistes orthodoxes. C'est ainsi que cet économiste-ingénieur a formulé son *modèle de la rationalité limitée*. Autrement dit, l'agent décide dans un *monde aléatoire* et il ne peut faire preuve que d'une *rationalité imparfaite*. Cette forme de

rationalité est *procédurale*, elle se fait par *tâtonnement*. Cependant, cette conception ne sort pas du grand paradigme des économistes puisqu'elle s'inscrit dans une culture d'accumulation et développement. Elle considère que l'homme, en dépit des incertitudes constatées, est un animal porté sur la production et la consommation. Les institutions que construit le capitalisme peuvent l'aider à continuer cette aventure que le marché à lui seul ne garantit pas en raison des incertitudes qui l'accompagnent.

Capitalisant ce débat interne à l'économie et le croisant avec nos conclusions sur le développement, la démarche des sites conçoit un autre type de rationalité. La *rationalité située* intègre, cette fois-ci, l'*anthropologie interculturelle*. Elle ne pouvait venir que d'une problématique relevant du Tiers monde qui contient, encore, pour un moment, une grande diversité. En effet, la *rationalité située* se construit en résonance avec la grande diversité des valeurs de sites. Autrement dit, elle est irréductible à des valeurs économiques au sens admis par la pensée globale. De fait, c'est une *construction en mouvement* incorporant les données *symboliques* et *éthiques* du site. En raison de la grande variété des sites, elle ne peut aucunement être décryptée par un modèle unique *a fortiori* celui du paradigme économique. Elle n'emprunte de la *rationalité limitée* que son caractère *indéterminé* qu'elle ancre dans le site pour mieux montrer que cet *espace imaginaire* joue le rôle d'un coordinateur collectif permettant aux acteurs de se reconnaître et d'opérer les échanges nécessaires dans un maximum de certitude. Ici, le site joue le rôle de *réducteur d'incertitude*, il produit de la *confiance*. Pour ce faire, le site ne laisse pas totalement faire le marché ou le capital.

Autrement dit, la rationalité dont il est question est *composite, hybride*. Elle restitue le caractère de *fin compositeur* de l'*homo situs*. Celui-ci est irréductible à l'*homo oeconomicus*, sinon on arriverait aux incertitudes constatées. Les mélanges entre le marché, s'il y a lieu, et les autres formes de coordination répondant à l'appartenance, à la solidarité de site etc. assurent une plus *grande confiance* et, par voie de conséquence, une stabilité dans le monde des transactions. Cette *plasticité* des sites rend la *rationalité située* rebelle à tout modèle unique. C'est pour cette raison que la *rationalité située* est une rationalité de *diversité* et de *complexité*.

En somme, ce qui arrive aux concepts économiques dans leur transcription dans la pratique, arrive aussi à des concepts sociologiques plus globaux comme la modernité. Celle-ci est irréductible aux idées que l'on se fait d'elle. Elle se modifie aux contacts des sites dont la diversité est déstabilisante pour toute pensée uniforme.

3. Les fondements de la démocratie située et d'une économie de proximité

3.1. De la modernité parachutée à la modernité située

L'épistémologie admise ne nous a pas habitués à penser le multiple, le divers, le contradictoire, le mouvant etc. Ainsi, la modernité en débat au dessus de la Méditerranée, comme ailleurs, est généralement conçue comme un processus uniforme. On s'attend à voir le même partout. Or, ce n'est pas du tout le cas. Cette *myopie* résulte des *grandes idéologies* qui se sont imposées à partir d'une *vision erronée* de l'expérience historique des pays modèles. Ces derniers, eux-mêmes, ignorent, de par le charcutage de leurs propres histoires, les articulations entre leurs mentalités et l'avènement de la modernité. Celle-ci a été trop longtemps réduite à des changements purement économiques, techniques et scientifiques au lieu d'y voir aussi la formation d'un *imaginaire collectif* ayant marqué en profondeur les

peuples d'Europe. Les paradigmes en jeu ont donné lieu à des modèles précipités, brutaux, linéaires et réducteurs.

En matière de développement, les modèles de développement en sont une illustration. Construits sur la base de causalités purement économiques avec de nombreux *a priori*, ils ont eu comme but de faire basculer des sociétés entières vers une évolution escomptée comme inéluctable, universelle, etc. L'expérience montre, aujourd'hui, que cette *modernité parachutée* subit des recompositions suite aux réactions des sites cibles¹⁸. Elle donne lieu à des destructions et à des re créations qui se font, de manière chaotique, en raison de l'absence de savoirs, donc de protocoles opératoires, capables d'accompagner *in situ* ces changements. Il y a incontestablement un carambolage symbolique et pratique déroutant. Dans ces univers brouillés s'opèrent aussi des processus de métissage¹⁹ qui rendent les sociétés et les économies en situation de changement hybrides. Ce caractère exprime des synthèses qu'opèrent les sites face à la pression de leur environnement local, régional, national et mondial.

C'est cette pluralité vécue et acceptée que la théorie du site désigne par la *modernité située* à opposer à la *modernité parachutée*, synonyme d'un projet imposé du haut vers le bas. C'est aussi une manière de donner une cohérence d'ensemble au paradigme en question. Tous les faits concordent pour dire que ce qui est imposé ne marche pas. Tous les phénomènes de sociétés y compris ceux de l'économie semblent tirer leur profonde explication des *prophéties auto réalisantes des sites*. De fait, les croyances pratiques ont un rôle important dans la production du *réel*. Que l'on parle de performance économique ou d'art ou de démocratie, nous avons à faire à des langages qui traduisent des valeurs et des motivations. En l'absence de leur prise en compte, une manière de recruter le site dans son propre changement, il n'y a pas ni adhésion, ni efficacité sur le terrain.

Ce n'est pas un hasard, si aujourd'hui, le management des entreprises, le plus avancé, redécouvre l'importance des ressources humaines et plus profondément les croyances qui soudent une organisation²⁰. La *modernité située* est une manière de dire que le site peut incorporer dynamiquement des apports venus d'ailleurs à la condition de le respecter et de savoir comment mobiliser ses propres croyances et pratiques dans le sens du changement. Ce métissage est, d'ailleurs, courant dans les faits. Il se fait sans que l'on s'en rende compte. Les *mondes informels* de la rive Sud de la Méditerranée comme ailleurs recèlent ces recombinaisons qui sont à la fois culturelles, économiques et sociales. Ce qui donne lieu à des dynamiques de changement difficilement déchiffrables par la conception des économistes ni même par celles des autres sciences sociales encore marquées, à leur tour, par la vision mécaniste des paradigmes traditionnels.

Lorsque les sites ne sont pas totalement détruits par les missiles du développement et de la globalisation, ils possèdent encore leurs capacités de résistances. Comme déjà indiqué, le modèle du macro site de la globalisation subit des distorsions voire des destructions créatives.

¹⁸ Voir notre article intitulé : De la « modernité parachutée » à la « modernité située », *Critique Economique*, n°3, Rabat, Automne 2000.

¹⁹ CHARLIER J.-E. et MOENS F., (sous la dir., 1999), *Modernités et recomposition locale du sens*. Actes du colloque des 19, 20 et 21 mai 1999. Facultés Universitaires Catholiques de Mons (FUCaM), Belgique.

²⁰ Nous renvoyons le lecteur à notre prochain article: Le management situé. Une introduction à la pensée managériale postglobale, (25 pages dactylographiées) à paraître dans la Revue *Gestion 2000* n° 1/07 (janvier-février 2007), Bruxelles, numéro spécial : *Le management africain. Pratiques ... et Théories* sous la direction de E.-M. Hernandez, Professeur agrégé des Universités.

Le site hégémonique n'a pas toujours le dernier mot. Dans ces mécanismes de résistances, les sites agressés ont plus d'un tour dans leur sac. Ils opèrent des «*déviations innovantes*» de ce qui leur arrive du dehors. L'approche des sites dévoile leurs codes de sélection à partir desquels ils opèrent les synthèses les plus compatibles avec les données *éthiques* et *techniques* de la situation. Ce qui indique bien qu'il existe des «*douanes invisibles*». Ces filtrages sont à rapporter à la cosmogonie du site. Cette cosmovision donne *sens* aux actes quotidiens des «*sitiens*», acteurs qui tiennent à leurs sites. Ces alchimies ne peuvent être approchées qu'avec une démarche respectueuse de la diversité. Au plan épistémologique, ça suppose une grande ouverture interdisciplinaire et interculturelle. La transversalité doit y être associée à la transcendance. De ce point de vue, les *sciences profanes* recomposées atteignent les limites supérieures du rationnel et laissent entrevoir l'importance des «*divinités*» du lieu. Cette dimension du sacré est à intégrer à la vision des réalités. D'ailleurs, les processus d'identité sont au cœur du dispositif de l'épistémologie des sites.

3.2. La proximité située

Se fondant sur la faillite du mythe de la maîtrise, bien présent dans les sciences occidentales, la théorie du site prône une sorte de *soft épistémologie*. Ce résultat se déduit de notre incapacité à comprendre et à faire évoluer les situations conformément aux théories rationalisantes des sciences sociales du changement. Même la sociologie occidentale commence à reconnaître la puissance de l'acteur. Souvenons nous de la formule de Michel Crozier : «*L'acteur bat le système*». De fait, les acteurs, les *homo situs* dans la terminologie des sites, ont toujours une marge de manœuvre par rapport aux objectifs et aux modes d'organisation imposés par les développeurs ou les technocraties des institutions formelles. C'est «*la puissance des faibles*» diraient certains auteurs comme Ziegler.

Comme indiqué dans nos travaux marqués du sceau de la proximité, il est nécessaire d'accéder au secret de leurs croyances si l'on veut réellement pratiquer une véritable révolution dans la manière d'écouter les populations en *situation de changement*. A y regarder de près, la proximité est irréductible à sa dimension spatiale. Elle ne peut être saisie de façon paramétrique. La petite échelle d'approche peut être, dans beaucoup de cas, une illusion en l'absence d'un accès à la boîte noire du site dont les profondeurs sont infinies. Un proverbe arabe exprime bien les limites de la proximité géographique : «*Proche et loin, loin et proche*». Toutes ces raisons nécessitent des changements de paradigme. Ce qui est le cas aujourd'hui. Même la *proximité organisationnelle* et *institutionnelle* dont parlent les économistes du développement local est limitée en cas d'absence d'un véritable ancrage dans le site des croyances des acteurs.

C'est ainsi que l'on peut dériver de la théorie des sites le concept de *proximité située* qui présuppose un plus grand partage des visions endogènes des populations concernées. Cette démarche conduit tout droit à leur espace symbolique, souvent invisible, à partir duquel elles définissent et agissent sur leur propre monde. Une telle perspective ne peut rester qu'à l'état d'approche, une maîtrise totale est impossible. Car, en réalité, ceux sont les hommes du site qui détiennent, en dernière instance, la véritable clef des énigmes posées. En d'autres termes, on ne peut qu'adopter une *pédagogie d'écoute et d'accompagnement*. Cette *humilité scientifique* va devenir de plus en plus non seulement une nécessité *éthique* mais aussi *technique*. Ainsi, l'épistémologie des sciences molles doit se ramollir encore plus et s'écarter du mimétisme méthodologique de la vieille science classique.

3.3. Vers une démocratie située

Les enseignements relatifs à l'approche par sites ne sont pas uniquement utiles aux pays du Sud mais aussi aux pays du Nord. En effet, la recherche en sciences sociales dans les pays industrialisés évolue en direction des interrogations auxquelles a été confrontée la théorie des sites dans les pays du Sud. Au fur et à mesure que l'économie prend le pouvoir dans la société contemporaine, la démocratie s'en trouve affaiblie dans son effectivité. Tout se passe comme si l'autonomisation de l'économie poussée à l'extrême contribue à rendre la démocratie *vide de sens*. Ce paradoxe trouve son explication dans la programmation de la société par l'économie. De fait, celle-ci s'auto clôture sur elle-même et perd de vue l'homme. Les innovations qu'elle crée engendrent de nouveaux besoins lesquels étendent les marchés mais en même temps ce processus induit une frustration, des manques, des exclusions etc. Comme c'est *le profit avant l'homme*, selon la formule de Noam Chomsky²¹, l'économie, en s'émancipant de la société, n'a plus comme but qu'elle-même.

Ce processus qui s'accroît devant nos yeux et dévoile aussi que les indicateurs et les concepts économiques comme la croissance, à titre d'exemple, ne reflètent plus les exigences de *bien-être* affichées par les institutions du paradigme économique. La globalisation réduite à l'économie est à la racine du déracinement des peuples de leurs cultures, de leurs systèmes de relations, de leurs nations etc. Ce vertige qui s'accompagne d'une *nuée d'incertitudes* explique les réactions inverses qui s'opèrent en direction d'autres formes de vie économique et sociale²², des territoires, des identités, des religions etc. Les acteurs, à tort ou à raison, y trouvent, par la force des choses, des repères collectifs protecteurs, un répit. Tout se passe comme si plus ça se globalise, plus ça se localise. Ce paradoxe est donc aussi à mettre sur le compte des *anomalies de la globalisation* dont l'approche exclut la pluralité, la complexité, l'humanité, l'écologie etc. Dans ces conditions, la recherche des alternatives conduit nécessairement à une remise en cause dont l'intensité ira en grandissant en raison des lignes de fractures internes et externes des pays du Nord comme des pays du Sud. La démocratisation, la gouvernance et l'ensemble des remèdes au service du marché mis en ligne par le système ne résisteront pas à l'exacerbation des contradictions ici soulignées.

La voie d'avenir résiderait dans des profondes auto corrections de part et d'autre. Le changement au Sud présuppose celui du Nord et réciproquement. Ce dernier est dans la nécessité de remettre en cause les croyances et les pratiques de son économie. Ce n'est qu'à ce prix que des co changements sont possibles. Au plus près des acteurs, la *pensée de la proximité* deviendra une perspective de valorisation des sites par la base. Dans ces conditions, la démocratie et la gouvernance demandent à *être situées*. Elles devraient, pour être performantes dans leurs effets, s'enraciner dans les sites de croyances des acteurs tout en étant ouvertes à des apports extérieurs mais en connaissance de cause. Et, c'est ce nouveau regard critique qui manque terriblement à toutes les nations sous développées ou encore développées. C'est ainsi qu'elles perdent leurs génies spécifiques sous le bulldozer de la globalisation économique.

L'approche que nécessite la situation incorpore une flexibilité conceptuelle et institutionnelle pour mieux s'approcher des *représentations* et des *motivations* des acteurs. La complexité du changement montre bien que le *modèle unique* est une illusion. Tout concept ou projet ou institution ne peut faire l'économie de la diversité omniprésente lorsqu'on prend la peine

²¹ Cf. CHOMSKY Noam, 2003, *Le Profit avant l'Homme*, Odile Jacob, Paris.

²² Voir DEFURNY J. (sous la dir.), *Économie sociale au Nord et au Sud*, De Boeck, Bruxelles. 1999

d'observer à la base les pratiques des acteurs. La prise en compte des singularités, en dépit du principe qui dit il n'y a de scientifique que du généralisable, devient une nécessité de la *nouvelle science*, celle qui se propose de penser le divers, le complexe, le multiple, etc. C'est donc tout un basculement paradigmatique par rapport auquel ni l'économie ni la démocratie telle qu'elles s'imposent encore, aujourd'hui, n'échapperont.

L'*anthropologie juridique comparée* montrerait que les institutions sont des *constructions sociales* en étant ainsi elles ne peuvent aucunement être construites sans l'adhésion des acteurs et l'adhérence aux milieux. A ce niveau, *point d'institutions sans croyances*. Le *management des institutions* est aussi un *management des croyances collectives*. La démocratie ne se décrète pas. Il faut donc intégrer cet impératif pour mieux *approximiser la proximité*. De fait, la *démocratie située* est une forme d'*organisation flexible* qui s'adapte, cas par cas. Elle est donc, par définition, ouverte *aux us et aux coutumes* de la grande diversité des sites. Dans cette même perspective, les *institutions vernaculaires* ont un rôle essentiel à jouer dans la mobilisation des acteurs. L'incitation doit l'emporter sur la coercition et la tradition n'est pas toujours incompatible avec l'innovation²³. La *démocratie située* est une démocratie de proximité et d'écoute. Elle s'opère au plus près de l'*homo situs*. Elle fait sienne sa vision du monde pour mieux l'accompagner dans le changement. Dans sa conception, la *démocratie située* est compatible avec une *économie non violente* qui capitalise *les anomalies du capitalisme* notamment son caractère prédateur des ressources naturelles et son caractère excluant au plan social. Ainsi, dans son essence, elle ne peut qu'être plurielle, solidaire et harmonieuse avec la diversité culturelle et la biodiversité de notre planète²⁴.

De nombreuses problématiques et approches contemporaines sont des transitions vers cet idéal. Elles continuent à se chercher. Plus près de nous, le Maroc est en situation d'expérimentation dans laquelle l'INDH dénote les premiers signes de cette transition paradigmatique encore hésitante. En effet, partie d'un ensemble de constats empiriques sur les défaillances du développement dans ce pays, l'INDH a le souci de s'approcher des acteurs, comme dans d'autres expériences de par le monde. L'objectif est de renforcer les capacités de sites que le *développement transposé* et la *mal gouvernance* ont marginalisés. Cependant, cette opération ne peut conduire à des effets plausibles qu'en étant outillée par une théorie rigoureuse. Le qualificatif humain et/local ne garantit pas en soi un véritable changement de paradigme. La participation des acteurs est un redoutable problème de sens dont la résolution ne peut se faire que par une prise de conscience que le progrès et le bonheur peuvent se construire sur le site et avec les moyens du site. Cette économie de créativité *in situ* suppose aussi un grand relâchement de la pression de la globalisation dont le projet est en crise dans les pays mêmes où elle trouve ses origines historiques. En définitive, la question qui se pose déjà au début de ce siècle est celle de l'homme et du progrès !

²³ Cf. D'IRIBARNE P., *Le Tiers monde qui réussit. Nouveaux modèles*, Odile Jacob, 2003.

²⁴ Voir notre article : Proximité et solidarité, pp. 5-21, Economie et société. Revue marocaine pour la recherche et le dialogue.